Zwei Briefe des Schultheissen N.F. v. Steiger

Autor(en): **Steiger, R.F. v.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **3 (1897)**

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-127018

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Zwei Briefe
des Schultheißen N. F. v. Steiger.

Schriftstücke von der Hand des letzten Schultheißen des alten Bern sind selten; man wird es daher begrüßen, wenn wir hier die Reproduktion eines Briefes des Schultheißen Steiger unsern Lesern bieten. Derselbe verdient um so mehr Interesse, als darin ein Bericht über die Flucht Steigers aus dem Grauholz enthalten ist. Er ist, wie der folgende, an den Schwiegersohn des Schreibenden gerichtet, nämlich an Karl Friedrich Rudolf May, Oberherrn zu Schöftland und Rued, der sich am 10. Mai 1790 mit Margaretha von Steiger, der Tochter des Schultheißen, verheirathete.

Der erste der beiden Briefe ist in der „Sammlung meist ungedruckter Aktenstücke zur bernischen Kriegsgeschichte des Jahres 1798" von R. v. Erlach, S. 956—958 enthalten, wo aber als Adressat H. C. May v. Rued angegeben ist.

I.

Ulm le 28 Mars 1798.

Je ne crojois pas, mon tres cher ami, en prenant congé de vous a Berne de me trouver jamais a meme de vous ecrire ou de vous revoir.

La providence a voulu me laisser survivre a mon infortunée patrie, je me sousmes avec confiance à sa volonté —

Elle m'a sauvée miraculeusement — un des derniers sur le champ de bataille, je me vis entouré de Hussards francois.

Je gagnois non sans peine les bois de Muri avec un seul caporal[1]), ayant envoyé, un moment avant, mon valet en ville — pour sauver dans la maison ce qu'il pourroit, et me suivre a Thoune — ou si j'en echapois je me rendrois, bien decidé de ne pas me laisser prendre par les Francois.

Arrivé a Munsingen ou j'etois convenu avec le general de rallier le plus que possible de troupes pour deffendre l'Oberland,

Je fus un instant en danger d'etre assasine; le pauvre d'Erlach venoit de l'etre de la maniere la plus atroce — Reconu (d')une partie de soldats aupres desquel je m'etois trouvé a l'affaire du matin, m'entourerent, des paysans se reunirent avec eux — et me debaraserent d'une centaine de coquins furieux et yvres.

J'arrivai des lors fort heureusement a Thoune sans eprouver le moindre desagrement, toujours suivi de quelques uns de mes braves compagnons. Thoune etoit dans la plus grande commotion.

Des gens, que je ne connois pas, veillerent a ma sureté, jusques a ce que je fus embarqué.

---

[1]) Korporal Dübi. Siehe dessen Bericht im Berner Taschenbuch für 1856, Seite 211 u. ff.

J'arrivai a 3 h. du matin a Unterseven, ou je trouvai le peuple deja en pleine insurrection et se disposant a mettre le feu au chateau d'Interlachen, quelques preposés le continrent — mais je ne pus engager personne a deffendre cette partie du pays.

Je fus donc obligé, pour ma propre sureté de gagner le Brunig, je fus fort (bien) acceuilli a Brienz.

Mon frere[1]) m'y joignit avec ses deux petites filles de Toffen, venant d'Interlachen.

Nous traversames de compagnie les cantons d'Unterwalden, de Schweiz, le Togenburg jusques a St. Gall, ou je les laissai, pour arriver a Lindau, ou je comptois apprendre des nouvelles de ma femme et de Me. May[2]). N'en trouvant pas, je passai a Stokach, d'ou j'envoyai un expres a Schaffhausen a Mr. Spleiss, auquel ces dames avoient etées recommandées.

Il m'apprit, qu'elles etoient parties pour Ulm, affin d'eviter l'orage, dont la ville etoit menacée par le revolutionnement des paysans et qui pouvoit etre dangereux pour les etrangers, surtout les Bernois.

Je fis donc les joindre a Ulm. Je les trouvai bien quant a la santé, tristes comme de raison, Me. May surtout d'être separée de vous — quoique rassurée par Mr. Schmid et votre lettre sur votre sort.

Incertain, mon cher ami, sur le parti que vous prendrez, je luy ay conseillé de rester avec nous jusques a ce qu'elle scut votre volonté a cet egard.

---

[1]) Joh. Albr. v. St., alt-Landvogt von Thorberg.

[2]) Tochter des Schultheißen, Gemahlin des Adressaten.

Nous ne comptons pas rester longtems a Ulm, tout annonce une révolution en Suabe — des que les troupes imperiales quitteront les environs d'Augspurg, ce qui doit arriver un des premiers jours.

Je pense gagner cette dernière ville, et de la voir a considerer ou nous pourrons nous refugier et nous fixer pour quelque tems, avec sureté et oeconomie.

Je ne quitterai ma famille que lorsque elle (se sera) convenablement arrangee quelque part.

J'ignore, ou la fortune me conduira. Ce sera là ou je pourrai etre le plus utile a ma malheureuse patrie et le plus a meme de la venger.

Je vous embrasse mille fois, mon cher ami — mes respects chez vous.

Je souhaitte que ma lettre soye plus heureuse que celle de votre femme qui vous ecrit chaque courrier.

Adieu mon cherissime ami

Tout a vous

II.

Je profitte, mon bien cher ami, du depart de Christian, pour joindre le billiet a la lettre de votre femme.

Vous etes bien sur de l'extreme plaisir avec lequel j'ay appris enfin a Ulm de vos nouvelles.

Je ne croyois pas mon tres cher ami en nous separant a Berne ni vous revoir jamais ni ma famille.

J'esperois en joignant l'armée y trouver une fin honorable et ne pas survivre a mon infortunée patrie que la trahison, la lacheté et la folie avoient perdue et deshonorée — La providence en a dis-

Je ne croyais pas, mon
Très Cher ami, en prenant
congé de vous, en pensant
de ne pouvoir, jamais
a nouveau, de vous revoir
ou de vous revoir

La Providence, a voulu
me laisser survivre, a
mon infortunée Patrie
Je crois, fermement, avec
confiance, a sa volonté —

Elle m'a sauvé —
miraculeusement — un
des derniers, sur le Grand
de Mokadella ; je me suis
embarqué du Hafford français

Je gagnerai, sur son
navire, les Bois, de Mon

avec, un faible Caporal
ayant envoyé, un moment
~~depuis~~ avant, mon valet
en ville pour savoir,
dans, la maison, ce, qu'il
pouvait, et ma fenêtre
a Tzouna ou si, j'en
espérais, je me serais
bien décidé, de ne pas me
laisser, prendre par les
Français

ainsi, a Mentzigen
ou j'étais cantonné, avec
le general, de rallier le
plus, que possible, des Troupes
pour defendre, l'éberlué
le fus, un Turbulent, en dépit
d'en opposition, le pauvre
d'Erlach venait, de l'éch

dans la Manière la plus
abrégée — Reconnu, mis
postée, des soldats auprès
desquels, je, m'étais trouvé
a l'affaire, du matin
ni autrement — ~~[illegible]~~
des Paysans, je remirent
avec Eux — et me ~~[illegible]~~
d'abord, d'une certaine
de Coquins, furieux et
jaloux —

J'arrivai, dès lors
fort gaiement, a Thorn
sans éprouver, le moindre
désagrément, toujours
seul, de quelques uns
de nos braves, Compagnons

Thomas, écrit, dans, la plus
grande, consternation
— les gens, que, je ne
connais pas, veillaient
a ma santé, jusques a
ce que je fus, embarqué
L'omnibus, a 8 h
du matin, a cinquante
ou je trouvai, assiégé le
Peuples, déjà en plaine
insurrection et se disposant
a mettre, le feu, au
chateau d'Interlaken,
quelques, Réfugiés, le
continuant — Mais
je, ne puis, engager
Personne — a défendre
cette portion du pays

Ulm le 28 Mars 1798

Je fus, dans obligé, pour, au
propre Sentié, de gagner, le
Dimanche Je fus fort
accueilli a Souay

Mon frere, m'y joignis
avec, les deux petites filles
de Toffan, venant d'Italie

Nous, Fouvent, rencontrés
de Compagnie, les Poulets
d'entre Soldats de Seigneur
le Toggenburg, jusques
a St. Gall, ou je les Confiai,
pt. assurés, a l'ordre, au
si comptoir, apprendre
des Nouvelles, de Ma femme
et de Mle. Mayer, bien
Souvent, pas je passe

à Stotzas. D'où j'envoyerai,
un 14 mai à Schaffhausen, à mon
plaisir, auquel, vous donnez avoir
chez vous recommandé.

Il m'apprit, qu'elles étoient
partie pour Uhlen, afin
d'éviter, l'orage, dont, la ville
étoit menacé par, les
révolutionnaires, des Paysans
et qui pouvoit être dangereux
pour, les étrangers, surtout
les Bavarois.

Je fus donc, les joindre
à Uhlen. Je les trouvai
bien, quant à la santé
tous les autres de vos Dames
Ma, mère souhaite, d'être
présenté de vous —
qu'il y a vingt ans, par
Mr. Segmüd, et Dotzen.

Lettres, sur votre fortune
incertaine, Monsieur
ami, sur le point, que vous
prendrez — Je lui, vous
conseille, Je, restant, avec
Nous, jusqu'à ce, qu'elle
sente, votre volonté, à cet
égard —

Nous ne comptons
pas rester, longtemps, à Alex
tout amusé, une révolution
en Syrie — Il y a que, les
troupes Japonaises, quittent
les environs d'Angsprung
ce qui, doit avoir lieu
un des premiers jours

Je pense, jusqu'à
cette dernière ville, si
Il y le voit, a confirmer

ou nous pourrons, nous
réfugier, si nous faisons
pour quelques temps, ou si fermée
et abandonnée —

Je ne quitterai, moi
familière, que lorsque Elles
convenablement, arrangée
quelque part —

J'ignore, ou la fortune
me conduira. Ce sera là
ou, je pourrons être, le
plus utile à ma malheureuse
patrie, et le plus à même
de la venger —

Je vous, embrasse, mille
fois, mon cher ami —
mes respects, chez vous —

Je soupçonne, que m'a
Lettre fugitive, plus généreuse
que celle de votre femme
qui, vous cri't, jusque Paris
a Dieu, mes chères filles ainsi
Tout a vous

posé autrement. J'ay echapé comme par miracle a la mort que je crojois un bonheur pour moy, mais (aussi) aux Hussard qui me serroit de pres.

En me conservant, la Providence m'a imposé la tache d'employer le peu de jours que j'ay a vivre encore a delivrer ma patrie de ses oppresseurs et a la venger. Je la rempliroi mon cher ami de mon mieux et autant que mes foibles moyens me le permettront.

... (Familienangelegenheiten) .... En attendant, ne soyes pas en peine de nous; nous sommes a meme de nous tirer convenablement d'affaire — partout nous trouvons les temoignages les moins equivoques de bienveillance, d'interet et d'egard ...

Nous serons, je pense, a Munich, quand vous recevrez nos lettres; la vie y est de moitié moins chere qu'a Augsburg. J'attendray la les reponses de Berlin et de Londres a mes lettres — et ces reponses decideront, je pense, de l'endroit, ou je fixerai notre domicille.

Si vous adresses, mon cher ami, vos lettres a Mr. de Halder a Augsburg, elles nous parviendront surrement, ou que nous soyons,

Mille respect et compl. a Schoftland ou je pense que Me. votre mere et sa famille seront arrivés. — Rien n'egale la verité des vœux que je fais pour vous que celle de l'attachement avec lequel je suis, mon tres cher ami,

Tout a vous

Augsburg, 9 avril (1798).

Steiger.